

XYZ. La revue de la nouvelle



Petite mère

Jean Désy

Apparences
Number 63, Fall 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4165ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Désy, J. (2000). Petite mère. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (63), 73–75.

Petite mère

Jean Désy

La musique m'aide à te voir souffrir, petite mère, mon enfance de croque-monsieur les dimanches matins heureux, petite mère aujourd'hui racornie et fondue à ta chaise roulante, chaise qui ne roule même plus, tant elle est rouillée, petite mère d'éclatements et de regards d'Indienne perdue dans le ramdam de la ville, mère fourbue au dos voûté par trop d'enfantements, mère de silence parfois survolée par des oiseaux bleus, mais le plus souvent chahutée par des grenouilles qui font beaucoup de bruit pour rien. Mère à la maisonnée agonisante, là où le drame se pointait déjà, là où la tragédie commençait, début de vieillesse avec ses appels à l'aide, ses larmes et ses nuits solitaires, ses égarements, ses foudroiements parce que la vie a cessé d'être innocente.

Mais la musique nous aide, n'est-ce pas, petite mère à la hanche grinçante, au gosier douloureux, aux feulements de détresse, petite chose perdue dans les draps gris, petite peau qu'on jettera bientôt avec les autres de la vie. Tu ne me reconnais plus, mais ma bouche qui t'embrasse, ma main tremblante qui serre ta main bleue, les reconnais-tu ? Mes lèvres pénétrées loin jusque dans ton sang qui s'arrête de couler la nuit, ma langue qui cherche ta voix et ta belle assurance de mère berçante, celle qui m'appelait pour manger de la petite soupe pendant mon enfance, les ressens-tu ?

La musique nous aide à nous entendre, n'est-ce pas ? petite mère qui me répète des noms que je ne connais pas. La musique contribue-t-elle à empêcher que je me tire, que je fuie ce lieu où mon ventre veut craquer ? Ô tragédies grecques sans cesse recommencées ! Ô drames humains jamais achevés ! Dramas qu'il

faut pourtant ravalier tout en continuant de pianoter, comme si jouer du piano comme de tout autre instrument relevait de l'art de jongler avec l'absurde. Entends-tu le petit pet que je produis avec mes lèvres sur le dos de ta main, petite mère au cerveau atrophié ? Je t'aime. Laisse-moi péter encore pour qu'enfin tu reconnaisse ce que j'ai de plus rigolo à offrir. Et qu'ils regardent ailleurs, ceux qui ne veulent pas comprendre que l'humour même un peu débile sauve de la pendaison. Petite mère à la couche aux fesses et aux os déchirants. Rions, il le faut bien, surtout depuis que Dieu a été tué par les grands docteurs de l'Histoire.

La musique nous sauve comme une religion. Joues-tu encore du piano avec tes doigts plombés ? Fais-moi un clin d'œil, s'il te plaît, pour finir de me libérer, comme tu as su si bien le faire durant toute ma vie. Libérer son fils de la culpabilité constitue le plus merveilleux des cadeaux. Petite mère aux yeux vides, tu lances des phrases que même les extraterrestres ne comprendraient pas. Tu meurs comme je meurs, et nous nous envolons jusque dans des sphères que seule la musique sait révéler. Avec les notes et les harmonies je n'ai plus besoin de dire : je t'aime. Je redis toutefois cent mille fois que tu m'as aimé. Musique de nos éternités soudain retrouvées, ressoudées, animale ment connues et reconnues. Savais-tu que les tragédies de Sophocle annonçaient l'empremier de nos drames ?

Mais la musique nous sauve. Musique de la rivière qui coule derrière ton hôpital, comme la musique que font les confitures que tu avales, musique de phlox et d'hémérocailles. Ô mère de vingt-cinq kilos qui pèse des tonnes, je t'embrasse, et ces plaies de ta peau, ce sont les miennes. J'ai cessé de croire à la beauté des souffrants, mais je crois en l'essence de cette mort qui m'emportera comme la tienne. C'est elle que je pressens quand j'entends des sonates de Scarlatti. Les entends-tu, ces pièces pour enfants, petite mère qui a dit toute sa vie qu'elle jouerait du piano. Était-il important que tu joues, oui ou non ? Scarlatti sous les doigts de ma fille ou de quelque autre inconnu, c'est toi, et quand tu dis des folies que je ne comprends pas en te tordant de douleur sur ton lit d'hôpital, j'entends des trilles et pourquoi pas, j'entends

des *Requiem* et des *Te Deum*, comme de la pluie glissant dans une gouttière, les sons se mêlant à l'odeur des pivoinies et des roses sauvages.

Je crois à la musique de nos rires, bien plus infinie que l'infini de l'espace. Ô ma mère, ma rivière, ma blessure adorée, ma tristesse quand j'avais dix-huit ans et que la Femme à qui j'écrivais c'était toi, ma Pouné qui enlevait son dentier pour nous faire rire en dansant la rumba, petite mère de déraisons, ma folie dans le nombril, ma pulsion, ma comédienne sans les cours à donner, ma pianiste, mon raisin sec dans ma boîte à lunch, ma voix sans le corps, ma présence malgré toutes les absences du monde. Je peux maintenant vivre parce que tu m'as créé, depuis les tout premiers bercements dont je ne me souviens pas jusqu'à nos derniers baisers.

Nous nous reverrons, la musique m'aide à y croire, moi qui ai tellement peur qu'il n'y ait que le drame et rien d'autre, petite mère d'éternité.

Ton fils